

# **L'ubiquité, une réponse trouvée dans le ciel**

Travail pratique de photographie et d'histoire de l'art 2023-24 – Aloïs Rigotti

*Être présent partout, en même temps, ce sentiment de plénitude.*

Voir, percevoir, sentir, entendre, tout, tout le temps, l'ubiquité est un don que certains envient alors que d'autres en sont effrayés. Mortels, nous le sommes tous et c'est sûrement ce qui, comme l'ubiquité, nous sépare des dieux.

La foi est un substitut que l'humain a trouvé pour se connecter à quelque chose de plus grand, qui nous donne un sens, qui nous englobe, nous rassure et nous permet de se sentir moins seul, d'affronter les difficultés que nous vivons tout au long de notre existence.

Aujourd'hui, plus connectés que jamais, nous avons perdu ce lien avec notre monde, notre planète, en allant en ville, travailler, se perdre dans la productivité, dans les journées sans fin qui se répètent sempiternellement, ou tout se ressemble, s'assemble pour ne faire plus qu'un amas que l'on appelle encore tristement Vie. En attente de moment de liberté, pour nous permettre de souffler, de respirer, des vacances bien méritées à l'autre bout du monde.

Notre société, compense par la surconsommation et nous éloigne toujours plus d'un lien fondamental à l'univers. Les illusions miroitées par les religions ne répondent plus aux attentes d'aujourd'hui. Nous parlons de degré C° à ne pas dépasser si nous voulons laisser un monde viable pour les générations futures. La situation politique est alarmante, des guerres tuent, divisent, polarisent les opinions, la haine grandit et nous nous isolons de plus en plus.

Face à toutes ces horreurs, ces incertitudes, nous devons agir, d'une part par des actions concrètes, mais il est également nécessaire de se sentir ancré, entouré et de croire en l'humanité.

C'est une mouvance qui réapparaît, une recherche de spiritualité quelle qu'elle soit, qui nous mène à se reconnecter aux humains, à la nature, à notre environnement pour surmonter les difficultés actuelles.

Une piste d'observation, en réponse à cette crise, se trouve dans notre quotidien. Des éléments omniprésents dans nos vies, souvent oubliés du fait de leur banalité, peuvent être en partie une solution. L'infime petit constitue le gigantesque, en partant de ce point de vue, nous pouvons, par de petits gestes, changer le monde, retrouver une humanité perdue. En trouvant un élément qui nous connecte à quelque chose de plus grand, nous nous sentons moins seul face aux peines de notre civilisation.

J'ai choisi de me concentrer sur le ciel, qui par sa place même, nous englobe, nous contient, et est accessible partout, par tous. Il nous lie, nous unit, redonne de la force. Une attention mise sur un détail peut-elle réellement avoir un impact positif malgré ce que traverse notre société ?

C'est justement cette attention posée sur le ciel qui m'a guidé tout au long de mon travail.

Le ciel fascine l'humain depuis la nuit des temps, les Grecs et les Romains imaginaient que les dieux étaient établis au sommet du mont Olympe. La plus haute montagne de Grèce dont le sommet est bordé de nuages. Puis dans la bible, les hommes de Babylone construisent une tour appelé tour de Babel, ce qui signifie porte du ciel. Dieu, trouvant cela trop prétentieux, les punis. Aujourd'hui encore, nous utilisons des expressions telles que, il est parti au ciel, pour parler de la mort.

Tous ces points démontrent que le ciel, par sa grandeur et son omniprésence, permet de matérialiser l'immatériel, il incarne la notion de spiritualité.

La peinture de Caspar David Friedrich (Fig 01) représente cela très justement. Un moine, faisant le lien avec la religion, se tient debout face à la mer, sombre. Le ciel prenant les trois quarts de l'image est vaste avec un dégradé allant du bas, sombre et pesant, vers le haut, au fil de l'ascension, où il s'éclaircit, se sépare des nuages, s'envole. L'échelle est représentée par cet être perdu au loin, qui est sûrement en train de contempler ce paysage grandiose. Au détour d'une promenade quotidienne ou d'une excursion exceptionnelle, ce moine se connecte à la nature, à son environnement, apaisé, il finira par s'en aller et le ciel, la mer, les éléments resterons au gré du vent, du temps.

Vide sans ses nuages, sans la lumière qui les traversent, sans le vent qui les animent. Le ciel est bleu calme, puis comme des danseurs sur scène, les nuages font leur entrée en occupant l'espace, ils donnent vie à cet écran bleu. Leur structure permet de donner une échelle, elle-même sans repère, mais une dimension s'en dégage malgré tout. Les mouvements sont matérialisés par ces masses d'eau en suspension, la lumière rend visible la profondeur, les nuances de l'espace, elle teinte de sentiments le ciel. Ce dernier devient alors une feuille où le vent disperse son encre blanche parfois teinté de gris et même de noir quand la colère le rejoint. Quand les dieux s'en mêlent, tout s'emballe: Zeus rejoint par Poséidon et Éole forme un trio destructeur. Le monde entier se déchaîne, vents et marrées s'y mêlent, la beauté dans l'horreur, la force tout entière des éléments est déployée (Fig 02).

C'est quand il se déchaîne que l'on remarque son poids qui jusque-là semblait inexistant, comme porté par magie. Si loin, le ciel nous paraît inatteignable, même au sommet des plus hautes montagnes du monde, il nous domine largement. Pourtant pour le toucher il suffit de lever la main, il est présent où que l'on soit, nous entoure constamment, ce rien devient le tout. Nous ne pouvons lui échapper, tant que l'équilibre n'est perturbé, il flotte, mais un simple choc, aussi minime qu'il soit, fait tout basculer et nous croulons sous son poids, à devoir le porter comme Atlas.

Il est là, nous englobe, nous nourrit, nous inspire, mais peut également nous détruire, il nous renvoie à notre humble position d'humain dans l'univers. Notre taille devient anecdotique, notre possibilité d'action très limitée, notre échelle du temps quasi imperceptible.

Cette voûte devient chaos, elle nous reflète notre société, oppressante, menace de s'écrouler, de transformer le jour en nuit (Fig 03).

Le soleil se couche en même temps que les nuages se dispersent, la tempête se retrouve balayée d'un revers de la main, pour laisser place à des couleurs douces, chaleureuses. La lumière devient mielleuse, elle enrobe tout sur son passage d'un film doré. Le monde s'apaise, l'instant reste imprimé dans les limbes du temps, unique il est pourtant répété tous les jours. Le cliché reste miraculeux, il fait rêver, efface tous problèmes, embaume le cœur (Fig 04). Fascinés par ses couleurs, son perpétuel changement, il nous renvoie à nos souvenirs, ceux directement liés, mais aussi tous ceux où il était présent sans que ne l'on s'en souvienne.

Au moment exactement où notre esprit s'apprête à s'évader, un rayon change tout. Il transperce l'écran comme une lame, les nuages orange qui flottaient dans une mer d'huile se retrouvent au beau milieu d'une mare de sang (Fig 05). Le ciel prend littéralement feu, c'est la fin, le dernier instant avant la nuit. Le soleil a déjà disparu, mais la lumière met plusieurs minutes à nous rejoindre et ne nous informera que trop tard qu'elle s'est éteinte.

La tempête a laissé des traces, marqué à jamais dans le cœur de certains, l'épave s'est échouée mais aucun rescapé n'est là pour en témoigner. Seuls les oiseaux au-dessus des flots virevoltent dans le ciel en observant cette tragédie. Ils voient la mer engloutir les traces de vie laissées sur terre. L'atmosphère aussi vieille que l'apparition de la vie sur notre planète, témoignera de notre mort, de la disparition du vivant. Elle nous accompagne dans ce long périple qu'est la vie, présente à chaque moment de notre existence que l'on s'en rende compte ou pas.

Le bleu profond de la nuit englobe le ciel, il ne reste plus qu'une tache de lumière au loin, comme pour nous guider, les couleurs s'adoucissent à nouveau (Fig 06). Charon, debout sur sa barque nous guide vers l'au-delà, enfin faire partie des partis, par l'absence laissée, entrer dans un tout ou inversement, laisser un tout pour entrer dans l'absence.

La forme et la contre-forme, le jour et la nuit, la complémentarité de l'ensemble. Seul le sillon dans l'eau laissera une trace temporaire de notre passage, très vite résorbé. Une seule chose reste à espérer, qu'une foi la nuit passée, le soleil se lève à nouveau demain, que sa lumière pénètre l'atmosphère pour nous réchauffer, pour faire exister le ciel et pour perpétuer le cycle de l'humanité.

Christian Perret est un artiste suisse contemporain qui a travaillé sur le ciel, les nuages et le sens qui s'en dégage (Fig 07, 08, 09). Ses photos de nature sont si pures, si profondes, qu'elles en deviennent picturales, peintures sur une toile, lumières, formes, textures et couleurs se confondent pour donner vie au paysage qui est illusion. En utilisant une longue focale, la compression optique condense les sensations et émotions à la manière de Rothko.

Il affirme que du rien, ou presque rien un tout se crée. *«Point de vue où point est perte de vue, l'invisibilité comme question même du visuel; et non ce qui est vu, rien, le moins possible, mais ce que cela fait que de voir.»*

Plus fort qu'une simple image, elle s'adresse au non matériel, à l'âme, laisse transparaître de la lumière qui évoque l'histoire, le périple. Le ciel, les nuages qui s'y trouvent, l'eau contenue par milliard de fines particules nous connectent à cette chose de plus grand que soi, qui nous unis, traversent les époques, les frontières, les paysages, nourrissent l'esprit.

Mon travail photographique répond à mon écrit, il s'empare des lumières décrites, des émotions traversées, des situations contées. Par l'isolement de l'élément, la grandeur apparaît, l'immensité invisible hors cadre est imaginée. Le ciel englobe, les nuages le ponctuent, amènent une profondeur ainsi que des textures, la lumière révèle les émotions traversées, nous renvoie à nos propres sentiments. L'ordre de mes images fait voyager entre grandeur, immensité, calme, douceur, dureté et puissance. Le diptyque final relie le monde immatériel à notre société, comme au-dessus de nos têtes, il nous suffit de la lever pour s'échapper. À l'image de notre suractivité, de l'oppression ambiante, la violence pèse au-dessus de nos toits, mais en changeant de point de vue, en laissant le temps faire les choses et en s'écoutant, le calme fini par revenir, l'humain s'apaise.

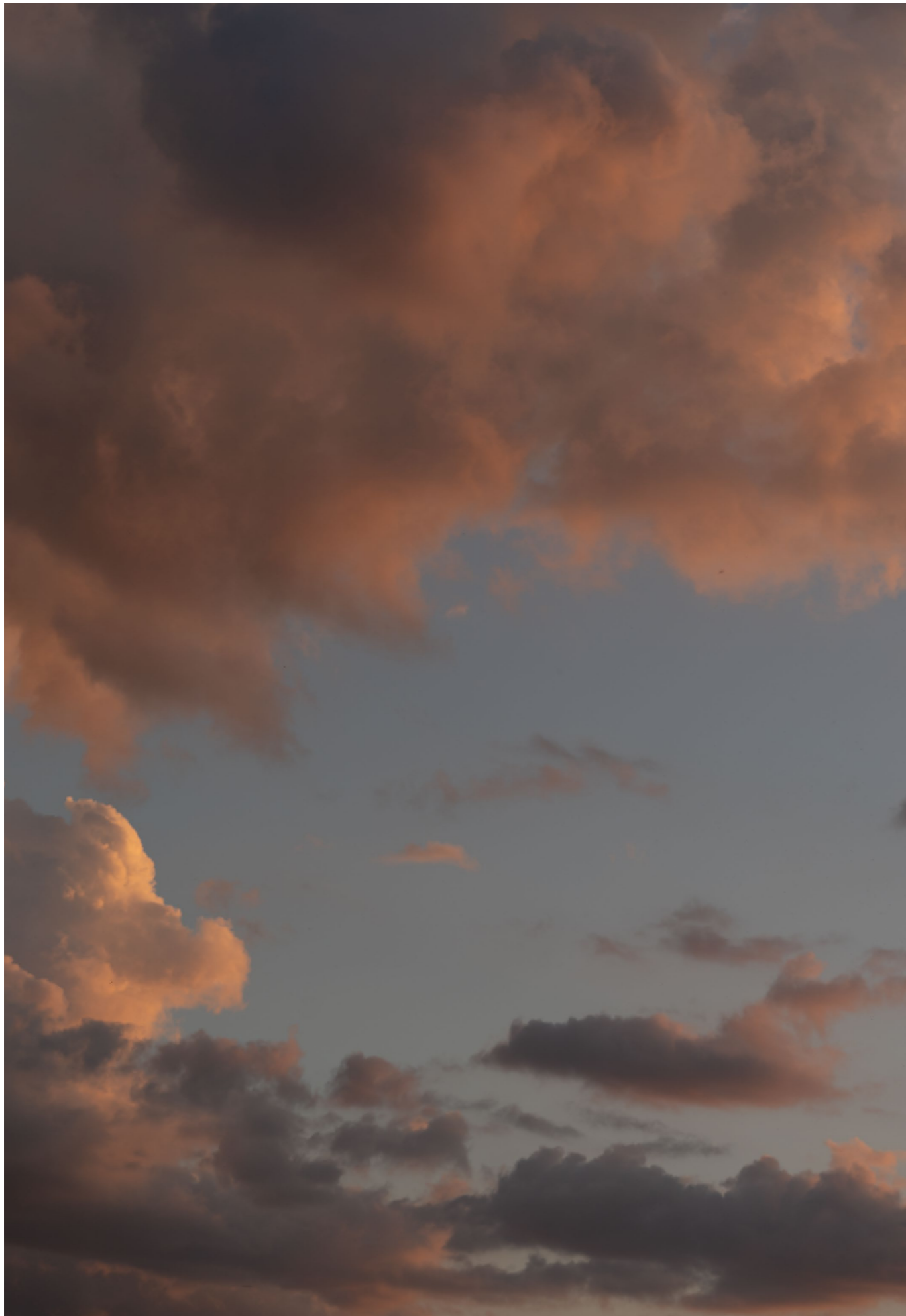
Durant ce travail, mon but a été de me connecter avec le monde qui m'entoure de manière large, que ce soit la nature, le ciel, les nuages, mais également, des artistes suisses, européens, etc. Au travers des générations, l'humain a toujours été confronté à des difficultés et voir comme nos ancêtres les ont surmontées, peut nous donner espoir pour nos propres vies. Un grand nombre d'artistes ont utilisé un support matériel, visuel, pour y inscrire un message immatériel, émotionnel, spirituel.

L'art permet de s'échapper de la réalité tout en nous renvoyant à nos difficultés. Il est miroir de notre for intérieur et le ciel agit de la même manière. Il fédère, relie, renvoie, reflète, par de longues contemplations ou d'un seul regard jeté brièvement.

Bien sûr le ciel n'est pas le seul élément qui permette cela, une attention portée aux détails constituant notre univers, à la place que nous occupons, aux cycles naturels est tout autant efficace, mais l'ubiquité qu'il incarne à comme avantage de le rendre omniprésent à tout moment, en tout lieu.

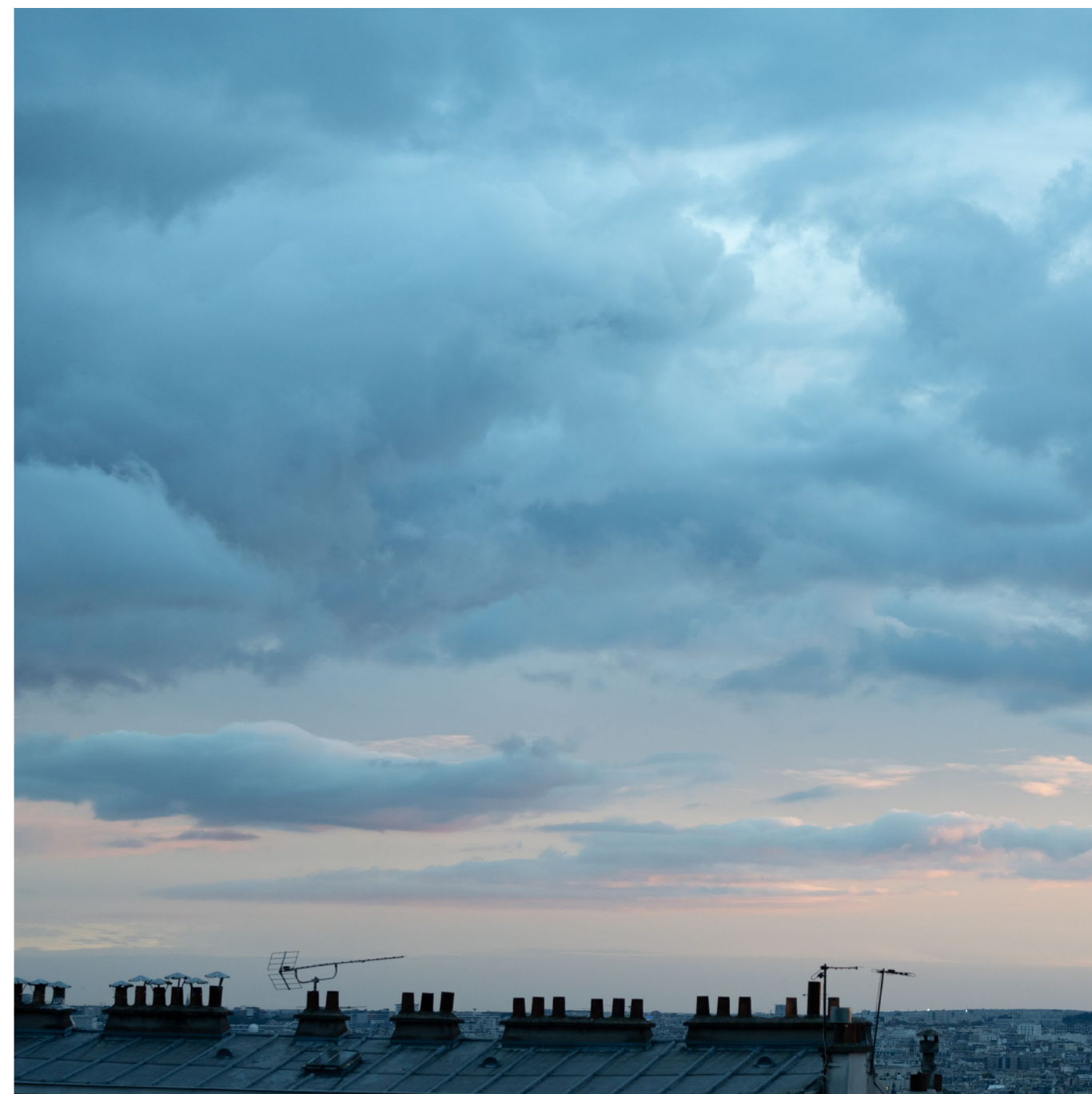
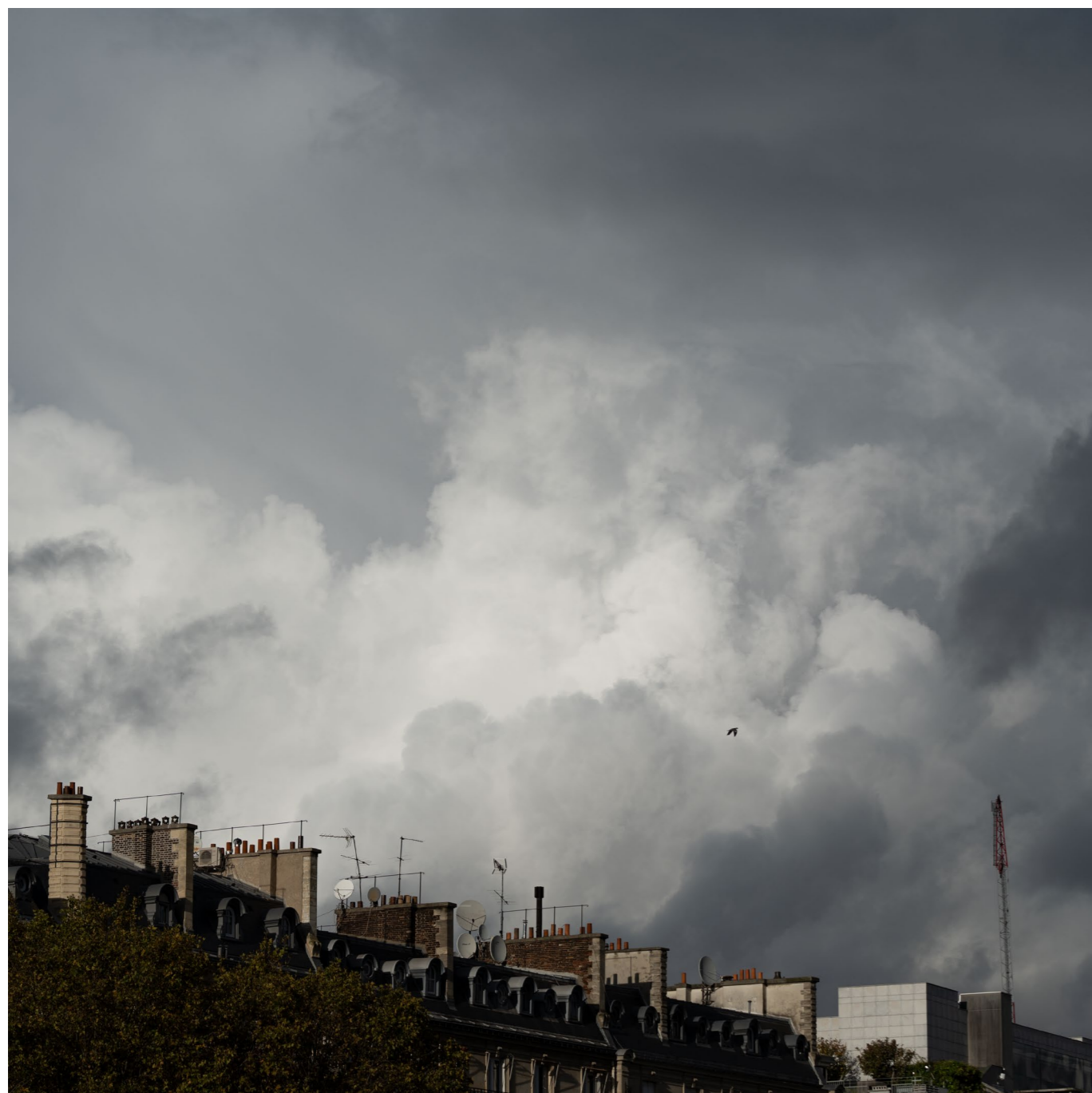
Dire que se sentir connecté à un ensemble, est la solution à tous les malheurs du siècle, serait faux, mais cela aide à se sentir mieux, en paix, apaisé. L'espoir est alors le moteur pour engager des changements concrets. Si tout le monde arrivait à ressentir, se connecter, s'écouter avec ses émotions, les sensations que nous vivons et l'humanité que nous incarnons, il serait alors bien plus simple de traverser les contingences de la vie dans l'entraide, la bienveillance et l'amour.













## Annexes :



Fig 01

Caspar David Friedrich, allemand, 1774-1840  
*Mönch am Meer*, 1808-1810  
huile sur toile  
110 x 171,5 cm  
Alte Nationalgalerie, Berlin



Fig 02

Joseph Mallord William Turner, britannique, 1775-1851  
*Rough Sea with Wreckage*, 1840-1845  
huile sur toile  
92,1 x 122,6 cm  
Tate Britain, Londres





Fig 03

Adelsteen Normann, norvégien, 1848-1918  
*Midsummer Night, Lofoten, Norway*, date inconnue  
huile sur toile  
164 x 291 cm  
Towneley Hall Art Gallery & Museum, Burnley



Fig 04

Walter Moeschlin, suisse, 1902-1961,  
*Der Nachthimmel bedroht den Tag*, 1948  
huile sur toile  
65 x 92 cm  
Kunsthhaus, Zürich





Fig 05

Théodore Gudin, français, 1802-1880  
*Coucher de soleil sur un littoral*, 1862  
huile sur toile  
44 x 62 cm  
Collection privée



Fig 06

Nedko Solakov, bulgare, 1957  
*The Sailor's Boat*, 2000  
huile sur carton  
26,5 x 36 cm  
Kunsthau, Zürich

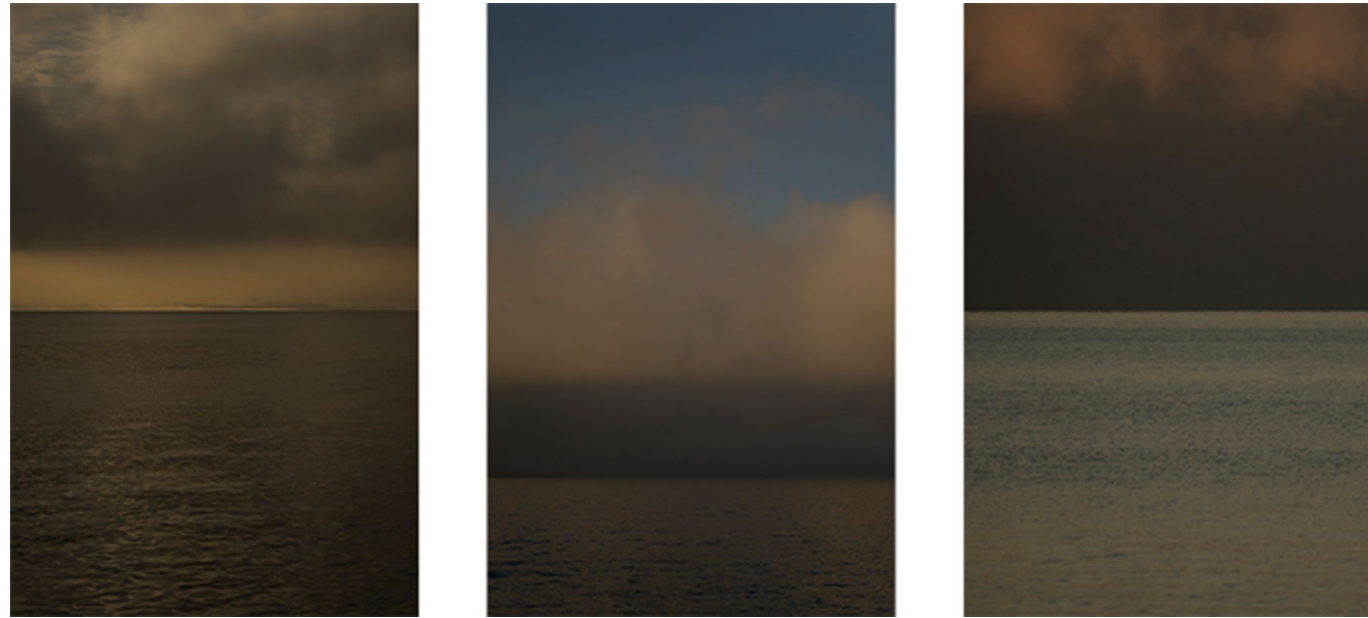


Fig 07, triptyque

Christian Perret, suisse, 1967  
Νεφέλαι Ια', 2015-2022  
photographie  
24 x 48 cm (19,8 x 13,2 cm chaque image)  
Collection privée

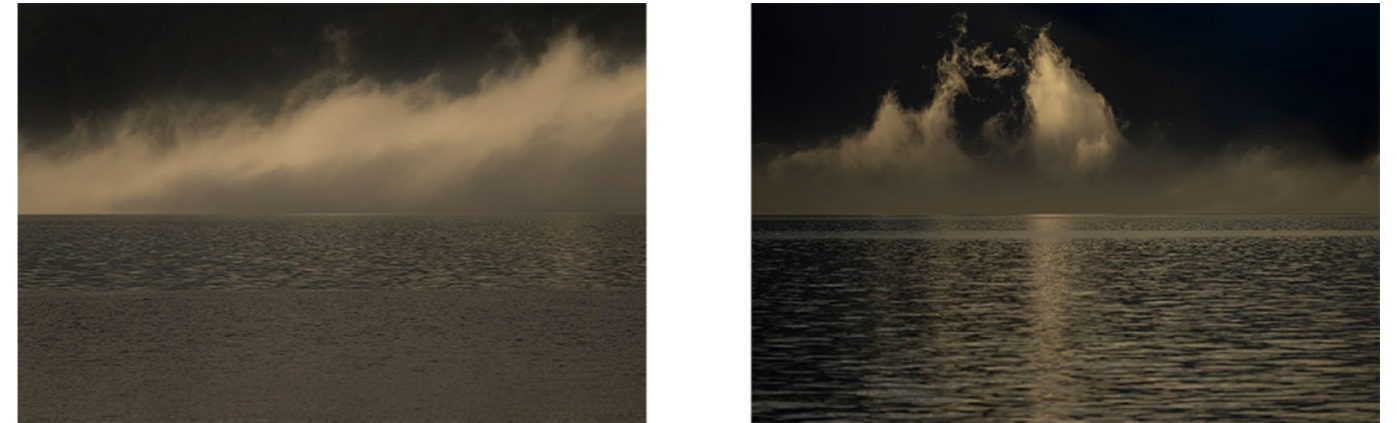


Fig 08, diptyque

Christian Perret, suisse, 1967  
Νεφέλαι Ιβ', 2015-2022  
photographie  
24 x 48 cm (8,8 x 13,2 cm chaque image)  
Collection privée



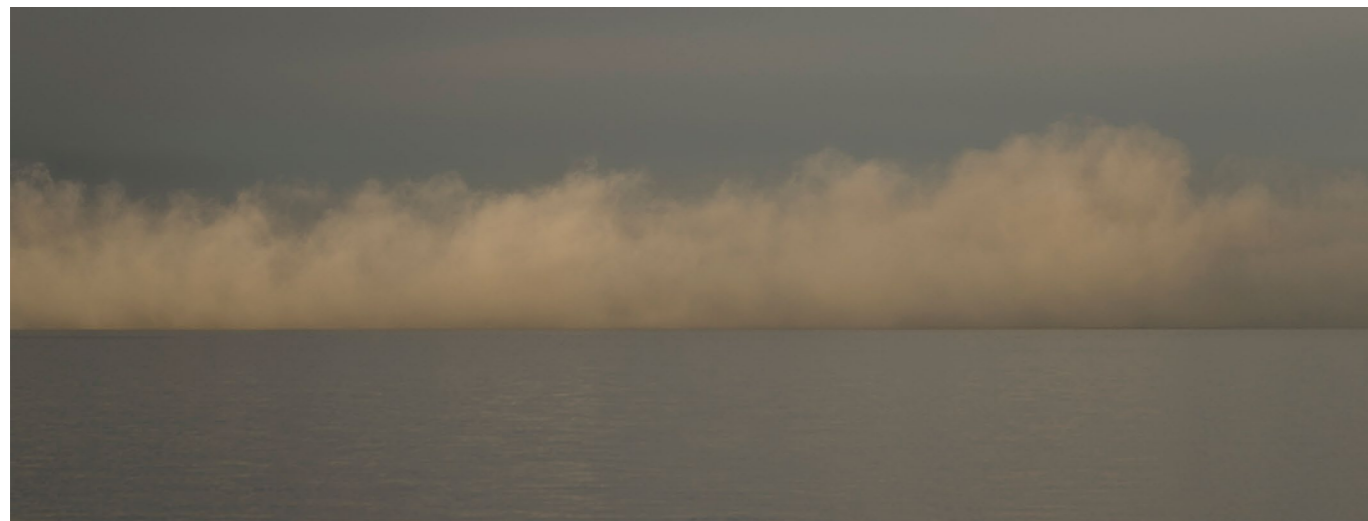


Fig 09

Christian Perret, suisse, 1967  
Νεφέλαι ΙΙθ', 2015-2022  
photographie  
18,6 x 48 cm (17,6 x 46 cm l'image)  
Collection privée

